

**JOURNAL HUMORISTIQUE.**

BUREAUX No. 20 RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FISARO.

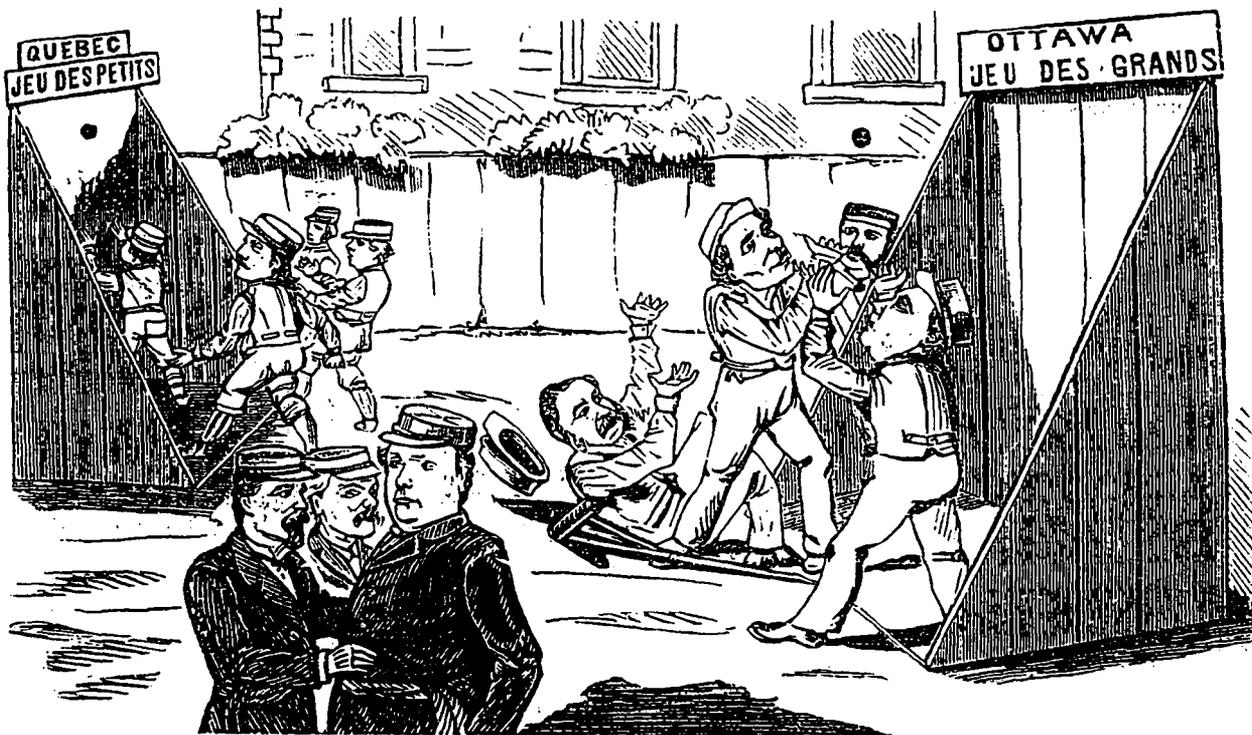
VOL I. No. 28,

MONTREAL, 31 JANVIER 1880.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



LA COUR DE RECREATION AU COLLEGE POLITIQUE.

Sir JOHN, LANGEVIN, BABY, MASSON s'amuse à faire une partie de "pelotte" dans le jeu des grands, pendant que CHAPLEAU et ses amis jouent dans le jeu des petits. Les externes, MOUSSEAU, TARTE et ANGERS, sont jaloux des pensionnaires.

MOUSSEAU.—C'est pas franc. Il y a longtemps que j'aurais dû avoir mon tour dans le jeu des grands.

TARTE.—Si je trouve ma place dans le jeu des petits je déserte.

ANGERS.—Moi, aussi. Il y a trop longtemps qu'on nous "maganne."

**Feuilleton**

**Les Mysteres de Montreal.**

ROMAN DE MŒURS.

PAR M. LADEBAUCHE.

(Suite.)

IV

INCENDIE ET DUEL

Il releva la tête et avec un aplomb importurbable il dit à sa femme :

—Depuis que ma destinée a été enchaînée à la tienne mon existen-

ce est devenue une torture de tous les jours.

J'avais cru avant de t'épouser que tu étais l'ange que le ciel avait envoyé vers moi pour être le rayonnement le plus pure de mon foyer. J'avais espéré que ton amour, ta candeur et tes charmes embelliraient mes jours. Lorsque nos nœuds ont été bénis, j'ai réalisé tout ce qu'il y avait d'horrible dans ma situation. Tu as introduit sous mon toit un monstre plus dangereux qu'un chacal, un tigre, une panthère, un serpent, le plus terrible des monstres glapissants, hurlants, grognant et rampants. Je veux dire une belle-mère. Oui ta mère a abreuvé mes jours d'amertume, elle a fait couler toutes mes illusions, elle a détruit mon bonheur, elle a arraché une à une toutes les fibres de mon cœur.

Scholastique, je te le répète, nous devons vivre à jamais séparé.

—Cléophas! puisque tu reste sourd à l'appel de la charité, puisque tu n'a plus pitié de ma misère, j'ai résolu de consulter mon avocat. Je te poursuivrai devant le recorder, et devant le magistrat de police afin de te forcer à payer mon entretien. Je pars, adieu.

L'épouse de Cléophas rabaissa son voile et sortit de la maison de Madame Beauchard.

Lorsque le roulement de sa voiture s'éteignit dans le lointain, Cléophas prit sa canne et son chapeau et fit une longue promenade sur les rues afin de trouver de l'emploi.

Pendant une dizaine de jours, Cléophas s'esquinta à arponter les rues commerciales afin d'entrer comme commis ou du moins com-

me porte-paquet dans quelques magasins de marchandises sèches ou dans une grocerie.



CLEOPHAS ET SCHOLASTIQUE.

Toutes ses marches, démarches et contremarches furent infructueuses Cléophas fut réduit à devenir un lésé dans toute l'acception du mot. Il avait déjà deux mois de

pension en souffrance. Pour gagner du temps, il avait fait croire à madame Beauchard qu'il allait bientôt réaliser des bénéfices considérables par la vente d'une consignment de cuillière-à-pots, vulgairement connues sous le nom de "brahoules."

Madame Beauchard traitait d'une singulière manière les pensionnaires qui avaient des arrérages.

Avant de les faire déguorpir de chez elle, elle plaçait leurs nippes dans une chambre noire au fond du passage. Lorsque le pensionnaire arriéré avait fait un couple de mois de *carcere duro* sans mettre un versomont dans la caisse toujours vide de Madame Beauchard, il recevait son congé.

Le cadre de ce chapitre est trop étroit pour contenir un récit de toutes les persécutions auxquelles Cléophas fut en butte depuis le jour où il se trouva condamné à vivre sans travail.

Deux semaines après les événements que nous venons de raconter, Cléophas vers deux heures du matin, entendit sonner l'alarme du feu dans le clocher de l'Eglise St. Jacques. Il ouvrit sa fenêtre et regarda dans la direction du faubourg Québec.

Le firmament était éclairé par une lueur sinistre, un incendie considérable ravageait le quartier Ste. Marie.

Cléophas enfourcha ses pantalon et s'élança dans la rue.

Il suivit la rue Lagachetière jusqu'à la rue Visitation. Là il vit que l'élément destructeur s'était attaqué à la résidence du père Sansfaçon.



BENONI.

Cléophas n'était pas allé faire visite à celle pour laquelle il brûlait d'une flamme criminelle depuis le jour où Ursulo l'avait congédié si grossièrement dans le Jardin-Vigor. Personne ne lui avait donné des nouvelles de la jeune fille et il ignorait par conséquent que la grosse picotte avait défiguré l'objet de son amour.

Rendu sur la scène de la conflagration il vit les flammes sortant des lucarnes de la maison du père Sansfaçon.

Le plus grand désordre régnait sur la rue et les hommes de police avaient mille difficultés à disperser les groupes qui gênaient l'action des pompiers.

Le feu faisait des progrès terribles et les flammes se lançaient vers le ciel comme autant de langues sanglantes.

Un pompier parut dans une fenêtre du deuxième étage et appela ses compagnons à grands cris

pour l'aider à sauver deux personnes qui allaient périr dans les flammes.

Cléophas n'écoulant que son courage se lança dans l'escalier ténébreux de la maison du père Sansfaçon.

Il disparut dans un appartement enveloppé dans un noir tourbillon de fumée.

Les pompiers avaient essayé vainement de l'empêcher d'entrer car il courait à une mort certaine.

Après une vingtaine de secondes qui avaient semblé une éternité pour les spectateurs, il reparut tenant dans ses bras la forme d'une créature évanouie, enveloppée dans une épaisse couverture.

Il pressait dans ses bras la pauvre Ursule qui avait été oubliée sur son lit.

La jeune fille convalescente n'était pas assez forte pour se lever de sa couche et échapper à une mort terrible

(A Continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 31 JANVIER 1880.

### CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Éditeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boite 2144 P. O. Montréal.

### Correspondance de Ladebauche.

Paris, le 20 Janvier 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

Dans ma dernière lettre datée de Londres, je t'ai raconté une partie de la soirée que j'ai passée chez Mme Victoire. Notre conversation sur les affaires politiques n'a pas duré bien longtemps parce que cette pauvre dame avait ben du trouble dans sa famille à propos du second voyage que Mme Delorme allait entreprendre.

J'ai aidé la bourgeoisie à mettre le "butin" de sa fille dans des coffres que j'ai fermés avec "des bonnes avissées." J'ai colloué avec des gros clous à river des planches qui étaient démanchées dans les valises, parce que lorsqu'on voyage en mer, nos coffres se font toujours beaucoup bardasser dans le coqueur du navire. Afin que les valises s'écartissent pas pendant le voyage, j'ai pris l'as de cœur et l'as de carreau, et j'ai écrit dessus avec mon écriture des dimanches le nom de Mme Delorme et le mot *Bytown*. J'ai ensuite colloué les cartes avec des braquettes sur le couvert de chaque valise.

Je crois pas que Mme Delorme s'ennuie beaucoup dans le navire

parcequ'elle enmène avec elle ses deux petits neveux, Albert-Victor et George-Frédéric, les fils d'Albert Edouard.

Mme Victoire m'a envoyé cri un charquier au premier stand que je verrais et la petite famille s'est mise de suite en route pour Liverpool.

Moi j'ai dit à la bourgeoisie : Vous m'ossetez bon, madame, si j'accompagne pas votre demoiselle dans ce voyage-ci. Je viens de recevoir une dépêche par le câble, du *Vrai Canard*, qui me dit de me rendre de suite à Paris, pour affaires importantes.

Dans la soirée je strappai mon porte-manteau et je me rendis au Victoria and Brighton dépôt. Je montai dans les chars, Quel drôle de runroad. C'est effrayant de voir comme ça marche, ça passe sous la terre, ensuite en l'air, quelque fois au-dessus des cheminées des maisons.

Après une tripe de trois ou quatre heures je me trouvai rendu à New-Haven. Là on me fit embarquer à dix heures du soir dans un petit stinbotte, une spèce de coquille de noix avec des roues de chaque côté.

Il s'agissait de traverser la Manche. Comme il faisait un gros vent de Sor Ouais, la Manche commença à se friper. Mon cœur se barbouillait si je n'avais pas eu mon "flax" avec moi j'aurais eu le mal de mer comme beaucoup d'autres passagers.

A six heures et demie le lendemain matin notre petit steam accostait dans le dock à Dieppe.

En débarquant j'ai eu une pauvre idée des Français.

Deux ou trois petits escogriffes, des espèces de policoman, sont venus me demander qui j'étais, ce que je faisais, et ivon j'allais. Je me suis dit de suite : Tiens, Ladebauche, fais en pas de cas. Ces gens veulent mettre leur fouillon dans tes affaires, mais deviro. Je leur répondis : Ecoutez donc, vous autres, me pronoz-vous pour un habitant. Je suis Canayen, je m'en vais à Paris. Ce que j'y ferai, ça vous regarde pas.

J'entrai ensuite dans une petite auberge où pour deux sous on me servit sur le zinc un verre de fine Champagne, comme absinthe. Pendant que je déjeunais j'entendis dans la rue un bruit des plus drôles. C'était patati ! patata ! patati ! patata ! patati ! patata ! Je me levai de table et je regardai par la fenêtre, c'était les ouvriers de Dieppe qui se rendaient à leur travail. Ces gens-là portaient tous des sabots de bois qui claquaient sur les grosses roches avec lesquelles les rues sont pavées. Là il n'y a pas besoin d'avoir un inspecteur des chemins. Les rues ont été faites il y a deux cents ans et sont toujours restées les mêmes. C'est comme à Québec.

A sept heures vingt du matin j'enbarquais sur les chars pour Paris. J'avais pris un ticket de troisième classe. La troisième classe en France ressemble un peu à la seconde classe en Canada entre Richmond et Québec. A dix heures ou dix heures et demie, nous étions à Rouen. Dans la barre du dépôt j'eus le temps de goûter au fameux

citre de Normandie. Il est tellement fort que deux ou trois verres suffisent pour vous mettre chaud, avec ça il se vend seulement deux sous le verre.

A une heure et demie j'étais rendu à Paris, dans la gare de St. Lazare. Le premier ombêtement m'a été fait par un employé de la douane qui m'a forcé d'ouvrir mon porte-manteau afin de s'assurer si je faisais pas de la contrebande.

Cet espèce de mal-va m'a confisqué un beau rôle de tabac canayen que j'avais enveloppé dans une chemise d'étoffe du pays carroautée avec trois cigares de Davis. En sortant du dépôt je me suis trouvé sur la rue Amsterdam où j'ai vu bien des hôtels. Il y avait l'hôtel du Grand-Calvados, l'hôtel du Hâvre : Des grands écriteaux étaient collés sur le mur. On lisait :

*Man sprecht deutch hier. A qui se Pabla Espanol.* Je n'ai pas vu d'écriteaux disant que l'on parlait le canayen, de sorte que j'ai continué mon chemin et je suis tombé dans la rue Caumartin. De là j'enfilai la rue Neuve des Capucines et je débouchai sur la place Vendôme, où il y a une espèce de monument de Nelson et un stand de charretiers. Au pied de ce monument était un vieux qui pour quatre sous nous montrait des taches dans le soleil avec une grande longuo-vue grimpée sur trois pattes.

Je suivis la rue Castiglione et j'arrivai dans le Jardin des Tuileries. C'est là où l'on voit des statues. Par exemple il y en a trois qui représentent des personnages tous à poil. J'ai trouvé ça ben indécent et je te garantis que les paroissiens de l'Abord à Plouffe, endureraient pas ça dans la grande rue du village sans leur mettre des jaquettes. J'ai ensuite traversé la place de la Concorde. Au milieu il y a une espèce de cheminée en brique d'un jaune rougeâtre qu'on appelle l'O-bélisso. J'ai traversé le Pont de la Concorde, j'ai remonté la Seine et je suis arrivé sur la rue des Cinq Paires. Là j'accostai un policeman et je lui ai demandé où je pourrais rencontrer M. Grevy, le président des Français. Il m'indiqua une petite auberge portant l'enseigne "Au Cocher Fidèle."

J'entrai et le commis me montra l'individu que je cherchais assis près d'une petite table lisant un numéro du *Tam-Tam* que lui avait passé M. Fabro. Je donnai à Monsieur Grevy une lettre d'introduction signée par le *Vrai Canard* et il me demanda de m'asseoir à côté de lui.

Je lui dis que je m'étais rendu à Paris pour le consulter sur une question très-importante. Je voulais lui demander quelle serait la meilleure forme de gouvernement à donner au Canada dans le cas où ce pays deviendrait indépendant de l'Angleterre, chose qui pourrait arriver au moment où l'on s'y attendait le moins. Je posai la question à Grévy qui jongla quelques minutes avant de me répondre.

— Ecoutez, me dit-il, vous me parlez d'une affaire bien sérieuse. M. Ladebauche, avant de me prononcer je vais charger dans votre blague et je paierai quelque chose. Qu'est-ce que vous pronoz ?

—Un peu de citron sans vous commander avec de l'absinthe des jardins.

—Pardonnez-nous que dites-vous Je ne vous comprends pas.

—Diable c'est bien simple, c'est du Molson carrauté avec du citron dedans.

—Nous ne connaissons pas ça à Paris.

—Dans ce cas-là je prendrai un poney bière.

—Nous n'avons pas de poney.

—Comment, quel drôle de pays, vous n'avez rien par icite!

—Nous avons des vins.

—Bon, passez-moi du vin.

Après avoir sirotté notre coup nous commençâmes à causer sérieusement.

Grevy parla le premier. Monsieur Ladebauché, me dit-il, je ne puis vous donner mon avis avant de vous poser certaines questions sur votre pays et sur ses habitants. Les formes de gouvernement dépendent beaucoup pour leur succès du tempérament des individus, de leurs habitudes et de leurs tendances. Vos compatriotes sont-ils instruits? S'échauffent-ils lorsqu'ils parlent de politique. Préfèrent-ils les principes aux hommes ou les hommes aux principes? Ont-ils l'esprit guerrier?

—Arrêtez, Monsieur Grevy, vous me posez trop de questions à la fois. D'abord, j'ai pour principe qu'il faut pas prendre le beurre à poignée. Allons-y doucement, nous avons le temps de causer assez longtemps avant de souper. Je vois que vous connaissez pas les canayens. Nous autres on regarde pas à l'argent lorsqu'on fait de la politique. L'argent dans les élections par chez nous, ça passe comme le beurre dans la poêle. Pas d'argent, pas de suisse. Pas d'argent, pas de place au parlement. L'argent fait tout.

—Comment cela, vous êtes un peuple financier?

—Financier, pas la miette, le Canada doit à Dieu et à ses saints. Si je ne me trompe pas, nous devons environ \$234,000,000.

—Sacrelipopette, nom d'un petit bonhomme!! Vous dites ça pour me blaguer. Un petit pays comme le Canada aurait réussi à s'endetter au montant de \$235,000,000.

—Écoutez, Monsieur Grevy, nos ministres ne se mouchent pas avec des quartiers de terrine. Nous avons des gens "swell" à Ottawa. Un ministre y gagne \$7,000 par année sans compter le tour du bâton. Il n'est jamais bien regardant quand il s'agit de voter, un item de \$5,000,000 ou \$6,000,000 sur son budget. (A continuer)

**QUAND JE VIS CÉSARINE**

PARODIE ABRACADABRANTE ET LANGOUREUSE

Sur l'air de Madeline.

La musique se trouve à Montréal, chez E. Lavigne 287, Rue Notre-Dame.

Quand je vis Césarine  
Pour la première fois  
J'étais dans la débine  
Depuis plus de six mois  
Césarine au contraire  
Était à son affaire  
Et me traitait en frère  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.



**LE JOUG COLONIAL.**

UNCLE SAM. —Est-ce que tu n'est pas fatigué Baptiste de porter ce joug sur les épaules.

BAPTISTE. —Un peu, mon ami. Ça n'est pas dur à porter, mes "siaux" sont toujours vides. Vois-tu cette brimbale elle n'est pas longue pour aller au fond du puits.

Quand je vis Césarine  
Pour la septième fois,  
C'était dans la cuisine  
De Mossieu son bourgeois  
Elle hachait des ciboules,  
Tordait le cou des poules,  
Et fricassait des moules,  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

Quand je vis Césarine  
Pour la dix-neuvième fois  
C'est au bal chez Lépine  
Théâtre d'ses exploits.  
Là Jule, Ernest ou Pierre,  
L'enlevaient à six pieds d'terre,  
Elle les laissait faire,  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

Je vis mon amoureux  
Un soir d'été fort beau;  
Elle était blanchisseuse  
Chez l'échevin Thibault  
En voyant la pauvrette,  
Laver une chaussette,  
Je me sentis poète!  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

D'puis c'temps-là j'ai l'air bébé,  
Que c'en est malheureux.  
J'n'ai qu'sa bouch' dans le tête,  
Et son nez dans les yeux  
Ses pieds, sa taill' modèle,  
Me trott'nt dans la cervelle,  
J'deviens comme un ficelle,  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

J'lai r'vu' la s'main' dernière:  
On a ses hauts, ses bas—  
Elle était chiffonnière  
Mais ell' n'en avait pas.  
La tête mal peignée,  
La face égratignée  
J'crois qu'ell' s'était cognée  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont esurts.

Je revis Césarine  
Pour la trent'-troisième' fois,  
C'était à la cantine  
Au canal Beauharnois  
Confectionnant sa teinte  
Elle absorbait sans crainte,  
Sa quatrième absinthe  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

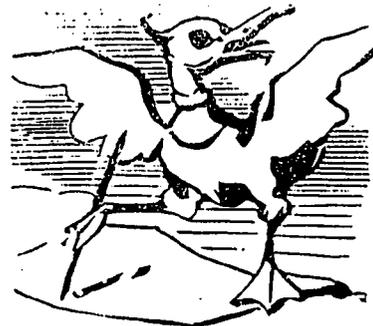
Je viens d'voir Césarine  
Mais j'n'en veux plus à c't'heur'  
Ell' partait en wagine,  
Epouser un hommeur.  
Pour moi c'n'est pas dommage,  
Et pour qu'ça l'encourage,  
J'y ai crié: bon voyage!  
Que les beaux jours } Bis.  
Sont courts.

**—BALS MASCULINS—**

Nous avons déjà appris à nos lecteurs l'étrange goût de M. X... aubergiste, tenant buvette sur la rue Ste. Catherine, entre les rues St. Laurent et St. Denis. Nous disions que pour charmer ses nuits solitaires, ce célibataire, affeminé s'affublait d'une robe de nuit de fantaisie garnie de dentelle et de soie: oh là là!.....

Cot original à un bon nombre d'amis qu'il affectionne tendrement, parceque ces amis ont des goûts analogues aux siens. Tout les samedis soirs M. X...convie ces derniers chez lui pour danser. Aus sitôt que la réunion est au complet, un monsieur piochour se met au piano et prélude aux accords amoureux de la valse. Les danseurs ayant engagé leurs compagnons se mettent en place en s'échangeant de doux regards accompagnés de douces paroles. Enfin la danse ost dans toute son ardeur. Dans des étroitnes fraternelles l'on voit ces brillants valseurs qui glissent avec leurs pieds légers sur le parquet. Les danses se multiplient et se prolongent jusqu'à une heure avancée de la nuit. A chaque entre-danse M. X... apparaît sur la scène portant un plateau avec des verres remplis d'une chaude liqueur, qu'il offre gracieusement à ses amis qui commencent à s'émouvoir.....ensuito.....ensuite.....Ousqu'est la police? Zut.

Mercredi le 7 courant, à 10 heures du soir au coin des rues St. Jean Baptiste et Notre-Dame, un strolleur avec sa strolle. Le jeune homme dit à sa blonde: Je te dis que ta est entré dans un hôtel et que tu as bu un coup avec Souci.  
—C'est pas le cas. Qui t'a dit ça? J'ai pas besoin de te le dire.  
Alors, tu diras à celui qui t'a dit ça qu'il a menti cent-pieds d'avant dans sa gueule!!!



**COUACS.**

—Je ne m'explique pas ce qui attire les rongeurs de mon nouveau logement. disait le boème X... Tous les jours, depuis un mois, je tends ma souricière et j'y prends un gros rat.

—C'est peut-être toujours le même, observa gravement Calino.

\*\*\*

C'est à Calino que, dans un salon aristocratique, un jeune attaché à l'ambassade de Grève et se fait présenter.

X... salue.

—Ah! ah! monsieur est Grec...

Et avec un air d'incertitude:

—Grec moderne, sans doute?

\*\*\*

M. X... qui n'a pas à se féliciter des ses relations avec les parents de sa femme, ne peut pas souffrir qu'on appelle devant lui quelqu'un "le plus heureux homme du monde" sans se récrier.

—Le plus heureux homme du monde, dit-il c'est Adam.

Et quand on lui demande pourquoi:

—Il n'a pas eu de belle mère!

Nous accusons réception d'un livre publié à Québec par M. L. Gauthier. Ce livre qui est intitulé *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation etc.* renferme une foule de maximes sur les actions et discours contraire à la politess.

\*\*\*

—Vous venez prendre l'air du matin, chère dame.

—Je viens voir baigner mon mari. Je n'y manque jamais. Un malheur est si vite arrivé..... Au moins, si la mer doit l'emporter, d'ici je le verrai.

**REBUS.**



Un an d'abonnement est donné à celui qui nous fera parvenir l'explication de ce Rébus.

PROBLEME. — Aucune solution satisfaisante n'a été donnée du dernier Problème.

# FONDS DE BANQUEROUTE

DE

## JOLICŒUR & FRERES.

Avant de donner des détails sur l'achat du fonds de banqueroute ci-dessus, nous avons un devoir à remplir.

C'est celui d'offrir nos sincères remerciements au public en général et à nos pratiques en particulier, pour le bienveillant encouragement que nous en avons reçu durant l'année qui vient de s'écouler.

Grâce à cet encouragement, nous avons pu constater à notre dernier inventaire, que l'année commerciale qui vient de finir a été pour nous la plus belle que nous ayons jamais faite.

C'est assurément un motif capable de nous engager à redoubler d'activité dans la surveillance de nos achats, afin de nous mettre en mesure, comme par le passé, de bien servir le public, et à des prix plus bas que partout ailleurs.

Les marchands en général, pour attirer du monde, annoncent qu'ils font d'immenses réductions sur leurs marchandises. Cela peut être vrai; nous leur concédons même qu'ils puissent vendre au prix coûtant, ce qui n'est pas (car tout marchand fait un profit quelconque.) Mais en supposant qu'ils le puissent, nous avons malgré cela les moyens de vendre encore à meilleur marché qu'eux, parceque comme par le passé, nous ne manquons jamais de nous emparer de presque tous les fonds de Banqueroute qui sont mis sur le marché. C'est ainsi que nous venons d'acheter le magnifique Stock de Banqueroute de JOLICŒUR & FRERES à 50 par 100 de moins qu'il leur a coûté. Ce qui par conséquent nous permet de vendre ces marchandises à au moins 35 par 100 de moins qu'ailleurs.

### VOILA DES AVANTAGES REELS POUR LES ACHETEURS!!

Les marchandises provenant de ce stock évalué à au-delà de

# 20,000.00 PIASTRES,

sont encore toutes fraîches, parceque la Maison

## JOLICŒUR & FRERES

n'a été ouverte sur la Rue Ste. Catherine qu'au printemps dernier.

Nous ne donnerons pas ici une énumération détaillée de tout le stock qui est complet et parfaitement assorti

Nous nous contenterons de soumettre à votre examen les quelques lignes de marchandises suivantes avec leurs prix primitifs et leurs prix réduits.

155 pièces de Coton Jaune, d'Hochelaga, valant.....	8 cts réduit à.....	6 cts
112 " " de Cornwall, valant.....	9 cts réduit à.....	7 cts
60 " " Américrin, valant.....	10 cts réduit à.....	8 cts
100 " " Blanc de Valleyfield, valant..	9 cts réduit à.....	7 cts
64 " " " Imitation de toile, val.	10 cts réduit à.....	8 cts
57 " " " " extra, valant	13 cts réduit à.....	10 cts
300 " Indiennes assorties, valant.....	8 cts réduit à.....	5 cts
220 " " Françaises, valant.....	13 cts réduit à.....	10 cts
30 " d'Etoffes à Robes, valant.....	10 cts réduit à.....	5 cts
80 " " " " .....	20 cts réduit à.....	10 et 13 cts
200 Setts de Collets et Poignets, valant de.....	50 à 75 cts réduit à.....	10 et 20 cts
15 doz. Gants en Kid pour Dames et Messieurs, valant..\$1.00	la paire réduit à.....	25 cts
300 paires Chaussons en laine du pays, valant.....	25 cts réduit à.....	10 et 13 cts
100 doz. Echarpes pour Dames, valant.....	30 cts réduit à.....	10 cts

ETC, ETC., ETC.

Que l'on n'oublie pas que dans tous les cas les marchandises de ce stock sont un excédent à notre commerce ordinaire et qu'il nous faut nous en débarrasser à tout prix pour faire place aux importations du printemps. Une visite est respectueusement sollicitée.

## DUPUIS & FRERES,

No. 605, RUE STE. CATHERINE,

Coin de la Rue Amherst, à l'Enseigne des deux Boules Noires, Montréal.